

*Richard Le Menn*

*Poétique  
de  
l'Élégance*

*Ouvrage auto-édité*

*La Mesure*  *de l'Excellence*

« Le Goût nouveau » « Lith[ographie] de Lemercier », signée « Deveria » pour Achille Devéria (1800 – 1857) et datant des années 1830, époque de la mode des robes à manches « gigot » et de la coiffure « à la girafe » présentes ici.



## Avant-propos

« J'ai plus rêvé qu'elle aux choses que nous devons rechercher, & je lui en ferai des leçons ». Lettre LXXII d'Antoine Gombaud, dit le « chevalier de Méré » (1607 – 1684), « À Madame \*\*\* », in *Lettres de Monsieur le chevalier de Méré*, première partie, Paris : Denis Thierry et Claude Barbin, 1682.

Ce livre a une histoire. Il devait être le troisième volume d'une trilogie sur la lignée des petits-maîtres, c'est-à-dire sur les jeunes élégants français le long des siècles<sup>1</sup>. Le premier, *Les Petits-maîtres de la mode*, suit cette lignée du XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, et le second, *Les Petits-maîtres du style*, depuis l'Antiquité jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. Dans ce troisième ouvrage, je voulais évoquer les rythmes dans lesquels ils évoluaient et continuent de le faire : leurs manières de parler, de se mouvoir, les musiques écoutées, leurs danses, leurs lieux, leurs façons de s'habiller, les artistes suivis, etc. Tout d'abord, il me fallait expliquer ce que, d'après moi, sont la mode et l'élégance françaises. Cette vision du sujet m'a permis d'écrire ces deux premiers ouvrages très novateurs, le thème des petits-maîtres à travers le temps n'ayant jamais été entrepris auparavant. Finalement, comme cette clarification faisait de nombreuses pages, j'ai abandonné l'idée de composer plus largement, me centrant sur les rythmes de base, ce que j'appelle « la poétique », qui font la mode et l'élégance. À la manière de mes deux précédents livres, je souhaitais l'illustrer de documents d'époque de ma collection, mais rechignais quelque peu à le finaliser, face au peu d'intérêt suscité par mes travaux. Il me semble que, si toute l'inspiration peut surgir uniquement de soi, pour avoir l'envie de la partager, d'autres doivent en exprimer sincèrement le plaisir et être inspirants. En février 2024, une personne sollicitée pour diriger une nouvelle collection au sein d'une maison d'édition, ayant lu des articles de mon blog l'intéressant, m'a proposé d'être un de ses auteurs. Je lui ai rapidement présenté une ébauche de cet ouvrage, le recentrant sur l'élégance, qui est son thème de prédilection, prenant en compte ce que je croyais être dans son optique. Étant entretenu dans un grand flou pendant des mois, j'ai décidé d'autoéditer ce travail, comme pour mes livres précédents. Cette expérience a eu ceci de positif qu'elle m'a redonné du goût à refondre et à publier cet ouvrage.

Avant de commencer, je dois ajouter deux choses. Premièrement, cher

lecteur, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop pour toutes les fautes, imperfections et erreurs de style rencontrées. Il ne s'agit que d'un essai, d'une tentative d'aborder le sujet, avec mes moyens qui sont particulièrement modestes. Deuxièmement, ne vous étonnez pas que la suite de ce texte soit entièrement au présent, exception faite pour les citations, bien sûr. C'est un parti pris dès les deux précédents ouvrages, afin de ne pas alourdir cette prose, et parce que, si mes références sont pour beaucoup puisées dans le passé, celles-ci vivent très fort en moi aujourd'hui, et sont plus que jamais d'actualité afin de retrouver la beauté qui est en nous, l'élégance qu'il est possible de puiser dans nos mœurs et le merveilleux qui nous entoure.

Note 1 – « Petit-maître » et « petite-maîtresse » sont les appellations, en usage du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup>, désignant certains jeunes élégants, novateurs, « merveilleux » et « beaux » (ou « merveilleuses » et « belles », bien sûr) comme ils sont aussi désignés. Chaque génération possède ses petits-maîtres et ses propres mouvements qu'elle porte. À leur sujet, voir mes livres autoédités *Les Petits-maîtres de la mode (du XI<sup>e</sup> siècle au XXI<sup>e</sup>)*, 2015, et *Les Petits-maîtres de l'Élégance (de l'Antiquité au XI<sup>e</sup> siècle)*, 2017. La différence entre un petit-maître et un élégant est que le premier se prend pour un élégant et pas le second. Une personne appelée « petit-maître » ou « petite-maîtresse » peut être en vérité un élégant ou une élégante, et une personne appelée « élégant » ou « élégante », un petit-maître ou une petite-maîtresse.

## Table des chapitres

« [...] tout ce qui ne peut contribuer à nous rendre la vie agréable, se doit conter pour rien ; l'honnêteté même qu'on estime tant, n'est à souhaiter que parce qu'elle rend heureux ceux qui l'ont & ceux qui l'approchent. » Lettre XXII d'Antoine Gombaud, dit le « chevalier de Méré » (1607 – 1684), « À Madame \*\*\* », in *Lettres de Monsieur le chevalier de Méré*, première partie, Paris : Denis Thierry et Claude Barbin, 1682.

- *Texte liminaire*
- *Poétique & récit de l'élégance*
- *La mesure de soi*
- *Pour en finir avec « la grande renonciation masculine »*
- *Réflexion polie*
- *L'imitation & la création*
- *La distinction*
- *L'éducation, la culture & la langue*

- *La grâce, l'abondance, le charme & la naïveté*
- *L'esprit, la finesse, le goût fin & la délicatesse*
- *Le naturel, le beau naturel, le nécessaire & le convenable*
- *Le canon, Ars [est] celare artem & la sprezzatura*
- *Le chic & le galbe*
- *L'art de vivre, le savoir-vivre & la bienséance*
- *Sermo élégant ou la rhétorique de l'élégance*
- *Le souffle de l'élégance*
- *Avoir du génie*
- *Le maintien & la tenue*
- *Les habits, la mode & la qualité*
- *La façon & la manière*
- *Les ajustements & le sublime*
- *La toilette ou l'art de la présentation, de la représentation & de la propreté*
- *L'hygiène*
- *Compositions harmonieuses & virtuosités du coordonné*
- *Le soin de la mise*
- *Les tensions & les prétentions*
- *Les règles, les savoirs & les modèles*
- *L'apparence & le tuf*
- *Le sens esthétique, la beauté & la bonté*
- *Réminiscences*
- *Le décorum & l'honestum*
- *La perfection, le grand goût & la magnificence*
- *La formosité*
- *Le corps de l'élégance*
- *La célérité posée & la fringance*
- *Les frivolités, les tournures & les pointes*
- *Le sourire, le plaisir & la sensualité*
- *L'habile décontraction (negligentia diligens), l'aise non-chaude (la nonchalance), le phlegme & la bonne humeur*
- *L'agrément*
- *La réputation, l'entregent & l'habileté*
- *Le bon goût, le sel attique & le ravissement*
- *Le bon ton, le bon genre, le bel air & le bon air*
- *L'air d'élégance consommé, dégagé, libre, ouvert et commode*
- *La justesse et l'à-propos*
- *La politesse, la révérence, la déférence, la civilité & le service*

- *La courtoisie & la galanterie*
- *La valeur, la prud'homie, la vaillance & la hauteur d'esprit*
- *L'honneur & autres vertus élégantes*
- *Le modus & l'honnêteté*
- *La masculinité & la féminité*
- *La nature de l'élégance*
- *La pureté de style, le beau soutenu & le classicisme*
- *Être en phase avec l'objet*
- *La méditation*
- *La liberté et l'autonomie*
- *L'art d'être soi-même*
- *Le contradictoire, le chœur de l'élégance & le mouvement*
- *Les rythmes, les nuances & les couleurs*
- *La posture, la pose & la silhouette élégante*
- *Les œillades & la salutation*
- *L'allure, le venez-y-voir & le persil*
- *Avoir du tact & atalenter*
- *Le je-ne-sais-quoi*
- *L'étude du monde*
- *Le savoir apprécier & la simplicité*
- *L'intemporalité, la nouveauté, la modernité & l'antiquité*
- *L'originalité, l'inspiration & l'imagination*
- *La robe déguisée*
- *La catharsis & l'élégance*
- *Le théâtre de la personne élégante*
- *La joie, la fête & l'humour*
- *L'amabilité & l'amour*
- *Plaire*
- *L'excentricité, la surprise, la variété, l'ordre, la symétrie, le contraste & l'extraordinaire*
- *La splendeur, l'enchantement, la fantaisie, la magie & le merveilleux*
- *La féerie*
- *La douceur*
- *Bibliographie*

## Texte liminaire

*Le plus grand défi auquel l'être humain est confronté est la*

*poussière ; sa plus grande conquête est la toilette.*

« Comment ? Altérer mon jargon, / Ce serait déroger à ma noblesse antique ; / Tâchons pourtant d’user de quelque terme oblique / Pour nous accommoder [...] » fait dire Scarron (1610 – 1660) à un des personnages de son *Dom Japhet d’Arménie* (vers 1651).

Cette citation me rappelle ma rencontre inaugurale avec une bibliothèque, à onze ans, lors de ma première année d’études dans la ville de Roanne, après toute une enfance passée dans un village du Massif central. J’y entre et me rends directement à la section pour adultes, joyeux d’y accéder. Je prends un livre au hasard, que je me mets à parcourir. Beaucoup trop de mots me semblent difficiles. Je vérifie dans un second puis dans un troisième. Finalement, je m’enfuis du lieu, en colère contre ces faux écrivains qu’un enfant de onze ans, qui sait bien lire, ne peut pas comprendre. Aucun sage écrit ne devrait comporter trop de termes décourageant la bonne et intelligente volonté.

Aujourd’hui, je demande pardon à cet enfant pour ce livre rempli de termes mal choisis. C’est une faiblesse. Il m’est difficile de me détacher complètement du superflu dans ma manière d’écrire. Je tiens aussi à m’excuser auprès des petits-maîtres qui le sont instinctivement, et sont sans accointance avec mon verbiage. J’aimerais avoir cette ‘naïveté’ qui reflète merveilleusement chaque idée et qu’évoque Honoré de Balzac (1799 – 1850) dans sa *Théorie de la démarche* (1833) : « Admirable privilège des hommes dont le génie est toute naïveté ! Leurs œuvres sont des diamants taillés à facettes qui réfléchissent et font rayonner les idées de toutes les époques. » Un véritable écrit élégant ou sur l’élégance devrait être d’une grande simplicité, lisible par tous, inspirant et permettre à toutes les élégances de s’y réfléchir.

Un tel ouvrage devrait aussi raisonner et résonner en soi, apporter réflexion et raison, concentrer par réflexion jusqu’au frisson, pour être savouré, vivre dans le cœur du lecteur, être partage, communion. Lire sur l’élégance peut en éloigner ceux qui n’en saisissent pas le fond. D’autres, derrière des notions apprises, cachent leurs côtés peu ragoûtants. Les discours les plus sages peuvent être copiés pour dissimuler la stupidité, voire le mal, les plus beaux pour masquer la laideur. Chacun sait s’il est honnête ou non. François VI, duc de La Rochefoucauld (1613 – 1680) écrit : « Quelque différence qu’il y ait entre les bons et les mauvais exemples, on trouvera que les uns et les autres ont presque également produit de

méchants effets. Je ne sais même si les crimes de Tibère et de Néron ne nous éloignent pas plus du vice que les exemples estimables des plus grands hommes ne nous approchent de la vertu. Combien la valeur d'Alexandre a-t-elle fait de fanfarons ! Combien la gloire de César a-t-elle autorisé d'entreprises contre la patrie ! Combien Rome et Sparte ont-elles loué de vertus farouches ! Combien Diogène a-t-il fait de philosophes importuns, Cicéron de babillards, Pomponius Atticus de gens neutres et paresseux, Marius et Sylla de vindicatifs, Lucullus de voluptueux, Alcibiade et Antoine de débauchés, Caton d'opiniâtres ! Tous ces grands originaux ont produit un nombre infini de mauvaises copies. Les vertus sont frontières des vices ; les exemples sont des guides qui nous égarent souvent, et nous sommes si remplis de fausseté que nous ne nous en servons pas moins pour nous éloigner du chemin de la vertu que pour le suivre. »

L'élégance est comme le beau dont parle le père André (1675 – 1764) au début du premier discours de son *Essai sur le Beau*<sup>1</sup>. Beaucoup se l'accaparent, mais qui la connaît ? Il écrit : « Je ne sais par quelle fatalité il arrive que les choses dont on parle le plus parmi les hommes, sont ordinairement celles que l'on connaît le moins. Telle est, entre mille autres, la matière que j'entreprends de traiter. C'est le *Beau* ; tout le monde en parle, tout le monde en raisonne. »

Quant à ceux qui ne me trouvent pas élégant, je leur réponds, en suivant ce qu'écrit Michel de Montaigne (1533 – 1592) dans ses *Essais*, que le cordonnier est souvent le plus mal chaussé : « Quand nous voyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille, s'il est chaussetier. » Je déploie des efforts, et je crois que ce livre le prouve. Giovanni Della Casa (1503 – 1556), auteur d'un des plus beaux livres sur les belles manières, nommé *Galatée, ou Des manières*<sup>2</sup>, indique que lui-même est loin d'être un exemple dans le domaine qu'il traite, car « il ne suffit pas seulement d'avoir la science et la règle, mais il faut aussi, pour les mettre en œuvre, en avoir l'usage, qui ne peut s'acquérir en un instant, ni dans un court espace de temps, mais qui demande tant et tant d'années ». Il ne suffit pas, non plus, d'avoir une intuition des canons du beau et du bon, encore faut-il avoir la possibilité de les exprimer, ce qui ne peut se faire que dans un environnement sain et riche (inspirant et amoureux des belles manières). J'écris sur l'élégance, comme les Tibétains créent des mandalas pour entrer en contact avec une divinité. J'essaie d'entrer en contact avec l'élégance. J'éprouve de la joie à me pencher sur

ce sujet. Si je ne suis pas un élégant, je suis un *philokalos* (Φιλόκαλος), mot de la Grèce ancienne qui peut se traduire par amoureux ou ami de la beauté. De toutes les façons, ce qui compte, ce n'est pas ce que chacun paraît être, mais le bien qui est fait, même si :

*Notre apparence suit notre âme comme notre ombre suit notre corps.*

L'élégance que je décris est avant tout un état d'esprit qui s'approche de « l'élégance française », bien que ce que j'en dise ne soit qu'une infime partie de ce qui la compose. J'insiste sur sa poétique, c'est-à-dire les rythmes qui la constituent. La poétique, telle que je l'envisage, est la science des rythmes, qui l'est par conséquent de la mesure. Cet ouvrage est donc sur la mesure de l'élégance française et ses rythmes.

*Puisque le mouvement est à la base de toutes les vies, pourquoi ne pas bouger avec le plus de grâce possible ?*

Pour moi, les apparences sont une méditation, et le jeu avec elles une pratique. L'objectif de cet ouvrage est de faire découvrir ou redécouvrir quelques notions de base de l'élégance française. Il n'est pas question ici d'être exhaustif, ni d'aller en profondeur dans le sujet. Je le dis à nouveau, la véritable élégance française est bien plus subtile et riche que ce que j'en dis. Mais à notre époque où s'étalent des malpropretés intellectuelles, morales et physiques, tout effort, même modeste, vers l'élégance est toujours bon à partager.

Dans ce livre, je suis trois grandes orientations :

- 1 – Définir quelques principes fondamentaux de l'élégance française dont beaucoup sont oubliés ;
- 2 – Apporter de la réflexion (comme celle des miroirs), à partir de concepts de base ;
- 3 – Envisager les rythmes fins et harmonieux mis en jeu dans l'élégance.

Une dernière chose avant de commencer, la plupart de mes références sont puisées dans le passé, pour deux raisons essentielles : la première étant que je lis principalement des textes anciens, que je suis très classique dans mes lectures ; la seconde qu'elles ont un caractère intemporel, car éprouvées par le temps. « On demandait un jour à M. Dacier [André Dacier (1651 –

1722)], quel était le plus beau de Virgile ou d'Homère ? Il répondit qu'Homère était plus beau de mille ans. »<sup>3</sup>

*Se connaître soi-même, voilà la bonne mesure.*

Note 1 – « Nouvelle édition, augmentée de six discours sur le *modus*, sur le *decorum*, sur les grâces, sur l'amour du beau, sur l'amour désintéressé », Paris : L.-E. Ganeau, 1770.

Note 2 – « présenté et traduit de l'italien d'après la version de Jean de Tournes [(1539 – 1615), peut-être celle de 1598] par Alain Pons », Paris : Quai Voltaire, 1988. En italien, le titre est *Galateo ovvero de' costumi*. Le terme *costumi* est à prendre ici comme coutumes, manières. Dans sa première note sur l'ouvrage, Alain Pons écrit : « *Galateo* est le nom latinisé de Galeazzo (*Galatheus*) Florimonte, évêque d'Aquino puis de Sessa Aurunca, sur les conseils de qui Della Casa avait entrepris de rédiger ce traité. Le succès du livre a été tel que le terme *galateo* est devenu un nom commun et désigne en italien un manuel de savoir-vivre et, plus généralement encore, les bonnes manières. » Dans la présentation du livre, il nous apprend que « Le succès du *Galatée*, paru en 1558, deux ans après la mort de son auteur, qui semble d'ailleurs ne pas avoir souhaité cette publication, a été immédiat, immense et durable. On en dénombre trente-huit éditions avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et pas moins de cent quatre-vingt-sept jusqu'en 1971. Traduit en français en 1562, en anglais en 1576, puis en latin, en espagnol et en allemand, il se répand partout, jusqu'en Amérique. »

Note 3 – *Ressource contre l'ennui, ou l'art de briller dans les conversations*, tome second, auteur anonyme, Paris : Veuve Duchesne, 1766.

## Poétique, style & récit de l'élégance

« [...] mais comme, de naissance, en nous la révolution de l'âme est inharmonique, c'est pour la mettre en ordre et en accord avec soi que l'harmonie nous a été donnée pour alliée par les Muses. Et le rythme, à son tour, c'est à cause d'une absence en nous de mesure, et d'un manque de grâce que chez la plupart manifeste le maintien, que les mêmes divinités nous l'ont à cette fin donné comme remède. » *Timée* de Platon (vers 428 – v. 348 av. J.-C.).<sup>1</sup>

L'élégance est un savoir ou une intuition qui fait le choix de la mesure la plus adéquate, même si elle est qualifiée de démesure par certains. Les mots « élégance » et « élégant » sont issus du verbe latin *eligere* qui signifie choisir, trier, extraire, lui-même composé de *legare* (« cueillir ») et du préfixe *ex-*. L'élégance consiste à discerner la substantifique moelle à l'origine des choses. Elle sait reconnaître et faire le choix de ce qu'il y a de mieux. Elle travaille avec les conventions et son environnement. Elle n'est pas figée. Elle est une science des rythmes, car il ne peut y avoir d'harmonie humaine sans mouvement.

L'élégance est aussi une science de la mesure. Cette dernière est une évaluation, notamment dans l'espace (dimension, quantité, poids ou volume), dans le temps (mouvement, durée, nombre ou division) ou dans la société. Cette évaluation est plus ou moins précise, plus ou moins arbitraire, mais se doit d'être la plus près possible de la réalité physique ou conventionnelle. Elle permet d'aborder et d'envisager l'harmonie. Elle nécessite des étalons qui font référence. Il s'agit d'une décision. La démesure, qui est le contraire de la mesure, ne suit pas ces bornes ou les bouscule. Elle est sans modération, et remet en question les limites mises en place. Si l'élégance est mesurée, elle peut tout de même être démesure, car elle est un jeu avec les apparences, avec le mouvement, et parce qu'elle est le yin et le yang de la mesure, elle-même l'alpha et l'oméga de la gamme élégante, de son échelle rythmique harmonique.

La première chose que fait l'être humain, avant même de naître, est de bouger. Le mouvement est inné à toutes choses. Même celles qui nous semblent les plus inertes ne sont pas immuables. C'est la vie ! Notre respiration est cadencée, les battements de notre cœur, tout. Même le rocher se déplace et change, bien sûr à une autre échelle que la nôtre. Tout se meut, mais de différentes manières, certaines harmonieuses, d'autres non, à l'échelle humaine cela s'entend, car à l'échelle cosmique tout est harmonie.

Le rôle de la poétique et du poète, au sens large de virtuose des rythmes, de l'eurythmie, c'est-à-dire de l'harmonie dans la composition, est d'insuffler à la société des modèles de mouvements les plus adéquats et élevés en fonction de tous les paramètres que les actions font surgir, d'ordonner cela en un chant d'élévation, de jouissance, de communion, de sagesse. Si chaque société a ses règles, aucune de celles-ci n'est véritablement établie, mais beaucoup servent périodiquement de modèles. Le terme « modèle » contient celui de « mode ». Un mode est une manière, voire une méthode. Une mode est aussi un modèle : celui du jour, de l'instant. Elle est par définition fugitive, impalpable, ou plus exactement uniquement saisissable dans son mouvement : ses rythmes.

La question est de connaître les modes rendant le mouvement en rythmes harmonieux, élégants. Comment bouger de manière intelligente, avec cette inspiration, ce je-ne-sais-quoi qui transmet ce plus d'âme, qui donne une âme aux choses, qui transcende, offre cette joie profonde, si importante dans l'esprit français, que certains appellent le plaisir ? Il s'agit d'une

élégance véritable qui est très loin d'être guindée, une sorte de plaisir de se reposer dans le raffinement total depuis l'âme jusqu'à la bague et de s'y baigner avec bonheur, grâce, simplicité et goût. Pour exprimer cet état, je ne trouve en français que l'adjectif « débonnaire », bien que de nos jours il soit très souvent employé avec une méchante connotation. Il vient de « de bon[nne] aire », c'est-à-dire de bonne extraction, et rappelle le « bon air », l'air sain et le « bel air ». Son ancienne définition est la même qu'aujourd'hui, excepté qu'elle est entièrement positive. Au Moyen-Âge, il signifie de souche noble, bon, bienveillant, gentil, généreux, bienfaisant, doux.

Apprécier un rythme, cela dépend de beaucoup d'éléments, comme de la condition dans laquelle chacun se trouve, de sa culture et de son éducation (expérience de vie) ou des mouvements vers lesquels tend l'âme. Il n'y a pas de bons et mauvais rythmes, mais des adéquats. Tous ne se mélangent pas. Leur multiplicité fait leur richesse. Pour vivre en communauté, nous avons besoin qu'un mouvement d'ensemble soit impulsé à tous les niveaux communautaires : sociétaux, familiaux, amicaux, de travail, spirituels, intellectuels, pour n'en citer que quelques-uns.

Le mouvement étant à la base de toutes les vies, la science des rythmes est primordiale pour comprendre la vie. L'Antiquité et l'Ancien Régime ont sans doute bien plus conscience de cela. La musique et la poésie y occupent une place beaucoup plus importante qu'à l'époque contemporaine. Durant l'Antiquité, le terme de « poésie » a une définition plus large qu'aujourd'hui et englobe notamment tous les arts présidés par les neuf Muses : musique, poésies (épiques, tragiques, comiques, lyriques), rhétorique, histoire, danse et astronomie.

Originellement, la poétique est une discipline qui analyse la poésie. Elle est étudiée sans discontinuité depuis l'Antiquité, pendant tout le Moyen Âge et à l'Époque moderne. Son champ de recherche se restreint au cours des siècles. Le mot vient du latin *poesis* (œuvre en vers, art poétique), lui-même issu du grec ancien *poiêsis* (ποίησις) signifiant action de faire, création, et du verbe *poiéō* (ποιέω) qui veut dire faire, avec notamment une idée de fabrication ou de création.

La poésie est fabrication, mais pas n'importe laquelle, encore faut-il qu'elle ait certaines qualités. Pour Aristote (384 – 322 av. J.-C.), la poétique couvre toutes les formes produisant l'imitation par l'intermédiaire du rythme, du langage et de l'harmonie employés séparément ou en

mélange. La poésie, telle qu'elle est entendue aujourd'hui, s'y trouve, avec les œuvres théâtrales, la musique et la danse. À l'époque moderne, elle ne se limite plus qu'à l'analyse des formes littéraires. Dans cet ouvrage, je considère la poétique comme étant la science qui étudie tous les rythmes, en particulier ceux dont l'objectif est l'harmonie, la beauté et la nouveauté, non pas pour eux-mêmes, mais comme outils d'harmonie et de dépassement. L'élégance fait partie de ceux-là, la mode aussi, celle-ci étant l'expression sociale de nouvelles manières, de la modernité et s'inscrivant, comme peut-être aucune autre discipline, dans le mouvement. Chaque génération crée ses rythmes nouveaux dont peut se dessiner l'histoire à travers celle de la mode. Dans celle-ci, certaines constantes s'observent. De même, l'élégance possède ses invariables, bien que dans le mouvement et donc changeant superficiellement.

L'élégance a ceci de plus que la mode : elle est indémodable. Elle change pourtant avec le temps et suit la mode. Les deux s'inscrivent dans le mouvement et composent avec lui. Le kaloskagathos de l'Antiquité grecque, le preux chevalier et la gent dame médiévaux, l'honnête homme du XVII<sup>e</sup> siècle, le bel esprit du XVIII<sup>e</sup>, et tant d'autres dont je suis la lignée dans mes livres sur les petits-maîtres, tous ne se ressemblent pas. S'observent même autant d'élégances que d'élégants. Alors quels sont ces principes élémentaires se retrouvant chez tous ? Avoir du style est un axiome, de même que du goût, une certaine connaissance de ce qui est harmonieux et bien placé, l'attrait pour la toilette, la propreté, le détail, la qualité, un savoir distinguer, un plaisir naturel de baigner dans de beaux rythmes (musiques, danses, beaux langages, réflexions, savoir-vivre...), dans la mesure et dans les belles choses en général, une finesse innée ou recherchée, une faculté à enchainer son entourage, à charmer, un goût pour le merveilleux, une présence. Surtout, selon moi, il ne peut y avoir de véritable élégance sans sagesse. Ce qui est vraiment beau est invisible. Comme le dit le renard dans *Le Petit Prince* (1943) d'Antoine de Saint-Exupéry (1900 – 1944) : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. » Mais comme chaque jour nous composons avec les apparences, avec les reflets du miroir de la réalité, alors pourquoi ne pas le faire avec le plus de grâce possible, avec délectation ?

L'importance du rythme dans l'élégance la rapproche de la poésie. Toute action harmonieuse est poésie. Toutes ont donc leur place dans l'univers de l'élégant, et particulièrement celle écrite, surtout dans l'Ancien Régime. Il est difficile de se l'imaginer quand aujourd'hui il est rare de voir des gens

en composer. Autrefois, cela fait partie de la panoplie du ‘parfait’ élégant. Il s’en lit aussi beaucoup. Les premiers articles de mode sont publiés au XVII<sup>e</sup> siècle dans une revue majoritairement dédiée à la poésie : *Le Mercure galant*.

L’élégance est donc de la poésie. Pour que cela soit le cas, il est nécessaire qu’il y ait de l’imitation qui consiste en la connaissance des coutumes, de ce qui est adéquat et le mieux dans le contexte, et de la création, cela dans tous les rythmes qui lui échoient. La combinaison des deux forme un style.

Le style est une catégorie de l’esthétique prenant en compte l’organisation des rythmes et des formes qu’ils créent (manières, modes, art...). Chaque période de l’histoire de l’art a son style, de même que chaque être humain, puisque nous avons tous un rythme qui nous est propre : une personnalité. Il y a une différence entre avoir un style et avoir du style. L’un est, peut-être, davantage dans l’imitation et l’autre dans l’invention. Le second exprime une appréciation plus marquée d’admiration pour le goût de la personne et sa facilité à l’exprimer. Dire qu’elle a « un certain style » est considérer qu’elle bénéficie d’une réelle personnalité, sans y être pour autant sensible. Le style est une expression suivant certaines normes et une aptitude à les maîtriser tout en y ajoutant les marques de sa personnalité. Il s’agit d’un jeu entre l’imitation et la création. Le mélange intelligent des deux donne le style. On ne peut se référer à un art sans prendre son style ; même si celui-ci consiste à, soi-disant, ne pas en avoir. En art, de même que dans l’élégance, on parle aussi de « manière ». Écouter un genre de musique, s’habiller, parler d’une certaine façon et beaucoup d’autres éléments sont l’expression d’un style. Personne n’échappe aux mouvements. Comme ils impliquent une imitation, il en découle la nécessité de modèles, souvent de précurseurs ou de maîtres en la matière, et une maîtrise. Comme ils demandent de la créativité personnelle, dans l’élégance ils supposent une intelligence esthétique : avoir l’art et la manière.

Autrefois, le mot « style » est utilisé avant tout pour désigner une façon de composer, d’écrire. Le rapport du style avec la langue est fondamental aujourd’hui encore. La finesse du style s’exprime dans la langue, non pas seulement dans son emploi correct, mais aussi dans la capacité d’invention, d’adaptation, de sublimation. Au-delà du savoir de la langue, le style se révèle dans la poésie et la connaissance des rythmes. Ceux-ci s’ajustent, s’harmonisent et élèvent l’âme. La dureté, les contraintes

exagérées sont des obstacles à l'élévation, comme le sont la bassesse ou le manque de subtilité. Sans plaisir, il n'y a pas de bons rythmes. La pure intelligence trouve sa matérialisation dans la beauté, dans le style, dans la langue... Cette dernière est une convention propre à une communauté. On en use dans un souci de communication, d'échanges. La politesse est le trait le plus naturel de cette préoccupation d'ouverture à l'autre, et sa première expression est à travers la langue<sup>2</sup>. L'élégance est l'expression du plaisir qui en découle. Il ne peut y avoir de véritable beauté du style, que ce soit dans la langue ou ailleurs, sans harmonie, c'est-à-dire sans les autres rythmes : ceux de la pensée, des gestes, du savoir... Une personne qui formule de belles choses avec une âme mauvaise ne procure pas de joie ; si elle arrive à plaire sur le moment, elle laisse un goût amer par la suite. L'élégance du style est donc affaire de subtilité. Derrière la futilité des styles, des modes et des apparences, se blottit la sagesse, comme elle le fait dans les œuvres d'art et une éducation fine.

L'écriture est une des expressions du style les plus abouties, car une des plus pérennes. Du reste, le mot « style » vient du latin *stilus* (aussi écrit *stylus*) qui, avant de désigner la même chose qu'aujourd'hui, est un stylet (poinçon) permettant d'écrire. Espérons que ce livre même ait du style ! Je reviens dans un autre chapitre sur la notion de style. D'autres mots utilisés dans le domaine de l'élégance sont en rapport avec l'écriture, comme celui d'« élégant » qui, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, est presque exclusivement en usage pour définir un genre de discours ou d'écrit. Les termes de « tissu » et « tisser » proviennent du latin *texere*, qui veut non seulement dire tisser, tresser, mais aussi assembler, composer, écrire, raconter. Dans la langue de Rome, *textus* signifie soit textile (tissu, texture), soit texte (tournure de phrase, construction grammaticale, combinaison). Le terme de « tournure », très employé dans la mode du XIX<sup>e</sup> siècle notamment, a de même un lien avec l'écriture et la parole (tournure de phrase).

L'élégance et l'élégant tissent leur récit, comme chaque vie est une histoire mélangée à celle des autres et des histoires collectives multiples. Je suis toujours étonné de voir combien le récit occupe la société occidentale. La plupart des œuvres littéraires ou audiovisuelles en sont, surtout celles qui s'adressent au grand public. Même autour des œuvres d'art, des récits sont créés. On réalise des fictions, raconte des histoires ! « On s'la raconte », comme cela se dit de manière populaire. C'est aussi cela l'élégance : « se la raconter », comme autrefois on pose, fait le persil<sup>3</sup>, est courtois, galant ; « on s'la joue » aussi, car tout cela est un jeu de plaisirs et de vie.

Toutes les histoires ne sont pas plaisantes et belles. L'élégance a son rôle à jouer pour les rendre les plus agréables possible à travers sa poétique, sa science des rythmes et de l'harmonie, qui sont autant dans la manière de bouger, de parler que dans celle de composer son habillement, d'accorder les couleurs, les motifs, les tissus, la coupe et bien d'autres éléments dont certains sont évoqués dans ce livre.

Note 1 – Traduction provenant de Platon, *Œuvres complètes*, tome I, « traduction et notes établies par Léon Robin avec la collaboration de M.-J. Moreau », Bibliothèque de La Pléiade, Paris : Éditions Gallimard, 1950, p. 466, 47 d, e.

Note 2 – L'abbé de Bellegarde (1648 – 1734) rédige un livre ayant ce très joli titre : *Réflexions sur l'élégance et la politesse du style* (Paris : Prolard, 1695).

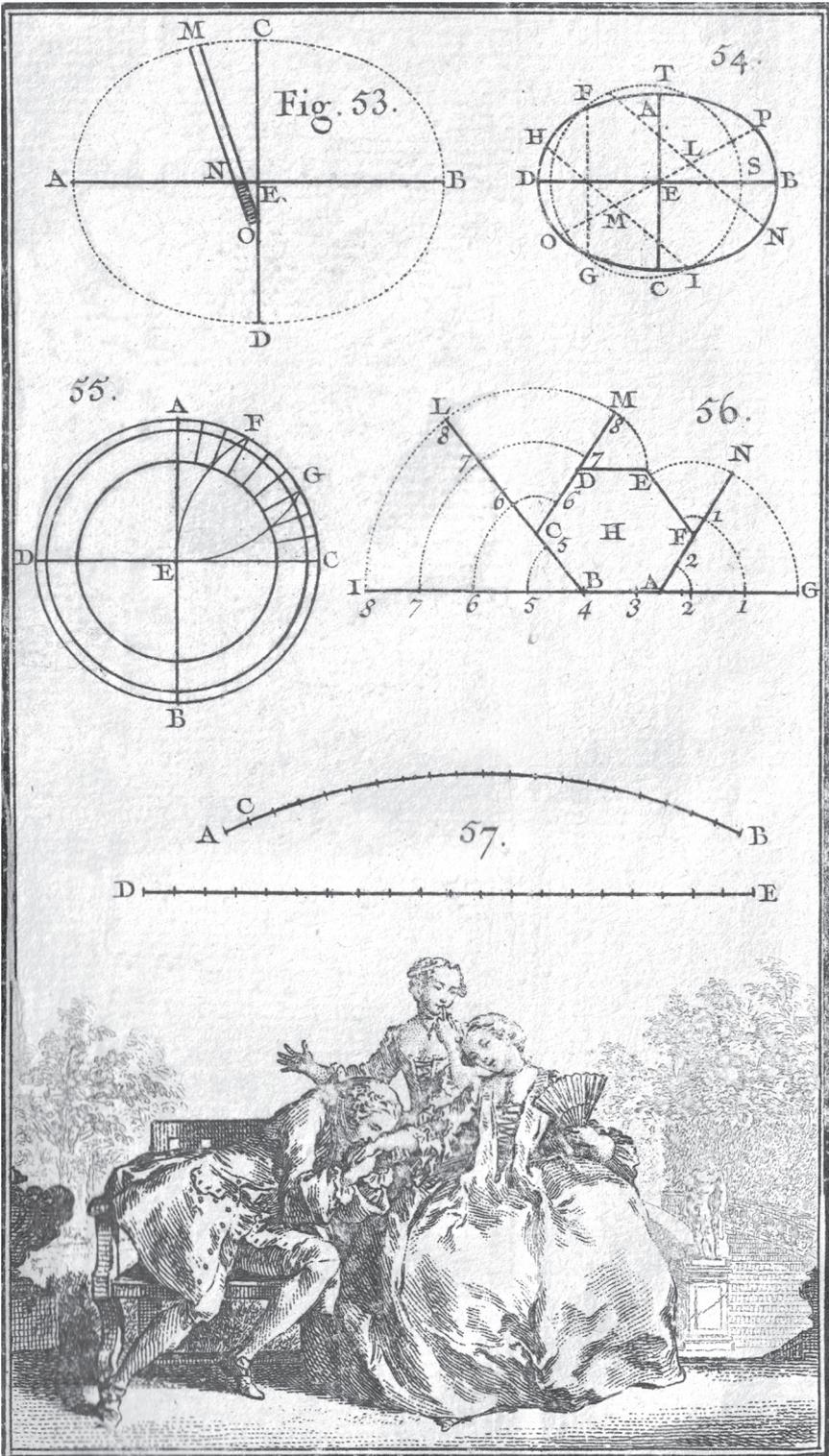
Note 3 – Je définis plus loin ce qui est appelé dans l'Ancien Régime « faire le persil ».

## La mesure de soi

« La vérité, je le déclare en effet, la formule en est ce que j'ai écrit : "chacun de nous est la mesure de toutes choses, de celles qui sont comme de celles qui ne sont pas ; les différences qu'il y a entre celui-ci et celui-là se comptent toutefois par milliers, pour cette raison précise, que autres sont et apparaissent les choses à celui-ci, autres à celui-là. En outre, l'existence d'un savoir et d'un savant, tant s'en faut que je la nie ; mais seulement celui que j'appelle un savant, c'est l'homme éventuellement capable d'opérer pour tel ou tel d'entre nous tel changement qui lui fasse apparaître et être bonnes les choses qui actuellement lui apparaissent et lui sont mauvaises." ». Plaidoyer du sophiste Protagoras (v<sup>e</sup> s. av. J.-C.) imaginé par le philosophe Socrate (v<sup>e</sup> s. av. J.-C.). *Théétète* de Platon.<sup>1</sup>

La première des mesures élégantes est de se connaître soi-même. Pour cela, il faut être honnête : un honnête homme.

Dans *Shambhala, La voie sacrée du guerrier*<sup>2</sup>, Chögyam Trungpa (1939 – 1987)<sup>3</sup> formule des préceptes d'élégance très pertinents. L'art du guerrier, dont il est question dans son livre, est étranger à toute violence. Il est celui de la maîtrise et de la connaissance de soi, du courage d'avancer en pleine lumière. Cette énergie est en elle-même élégance.



Estampe dessinée et gravée par Charles Nicolas II Cochin (1715 – 1790). Planche n°6 du chapitre III de *Traité de géométrie théorique et pratique à l'usage des artistes* (nouvelle édition de 1764) de Sébastien Leclerc (1637 – 1714).

Dans un passage de cet ouvrage, il évoque l'importance de porter des habits bien ajustés. Voici cette partie : « Parfois, quand nous portons des vêtements à notre taille, nous nous sentons un peu à l'étroit. Quand nous nous mettons en grande toilette, il se peut que nous soyons incommodés par le fait de porter un complet et une cravate, ou bien d'enfiler une jupe ou une robe trop justes. L'idée [...] est de ne pas tomber dans le piège de la désinvolture. Le serrement que nous éprouvons de temps en temps au niveau du cou, de l'entrejambe ou de la ceinture est, en règle générale, bon signe : il nous indique que les vêtements nous vont bien, mais que notre névrose n'est pas bien à l'aise dans ceux-ci. L'approche moderne est souvent libre et désinvolté, ce qui explique l'attrait des vêtements en fibres synthétiques. La tenue de ville nous donne une sensation de raideur et nous sommes tentés d'enlever cravate, veston ou chaussures afin de pouvoir nous laisser aller, mettre les pieds sur la table et agir librement, avec l'espoir qu'en même temps notre esprit se mettra lui aussi à agir librement. Au contraire : voilà qu'il se met à baver, il suinte et laisse s'échapper toutes sortes de détritrus. Cette forme de détente ne nous offre aucune liberté réelle. [...] Notre façon de nous habiller peut réellement invoquer un sentiment d'élévation et de grâce. »

Sans parfaite mesure, il ne peut y avoir de détente véritable, de même que sans détente véritable, il ne peut y avoir de parfaite mesure, car l'un ne peut s'apprécier sans l'autre. L'expression latine *neglegentia diligens* exprime cela : *Diligens* c'est l'attention, le soin, et *neglegentia* le laisser-aller.

Il s'agit de l'harmonie des contraires, le yin et le yang, la reconnaissance d'une force égale, d'une isosthénie (*isostheneia*), qui libère du jugement et apporte la paix. Dans l'Ancien Régime, il est courant d'allier une tenue cousue et très ajustée, presque comme une armure, à des éléments 'lâches', comme un manteau drapé, un châle, une écharpe, des rubans, une perruque aux longs cheveux bouclés (au XVIII<sup>e</sup> siècle). L'art des contraires est aussi important que celui des concordances, des congruences, comme cela se dit dans l'Ancien Régime, ou de la gamme, terme utilisé par les sapeurs.

Harmoniser consiste d'abord dans le choix, puis dans la mesure, de manières pratique et esthétique, et enfin dans l'ordonnance. Pour un habit, cela débute par le choix des éléments le composant, comme le ou les tissus et la coupe. Ensuite, les mesures sont prises afin que le vêtement soit ajusté pour ne pas entraver outre mesure et être agréable à regarder. Enfin, les

différents qui composent l'apparence (chapeau, coiffure, habit, chaussures...) sont combinés afin que l'ensemble soit accordé. Le « coordonné » est un terme emprunté à la mode. Il désigne cet assemblage cohérent. Cet art nécessite une inclination esthétique et certaines connaissances. Il fait peut-être plus que le costume lui-même. Une personne portant des vêtements de peu de valeur peut se donner un véritable style et être appelée « petit-maître »<sup>4</sup> ou « élégant » par sa simple intelligence du coordonné.

Si les supports en jeu sont multiples, chaque mode suit son ordre nouveau basé sur ses rythmes. Ces derniers forment une trame reconnaissable. Il y a un art, une musique, une littérature, une philosophie et une attitude propres à chaque mouvement. Cette ordonnance lie les différentes manifestations qui la composent. Elle se retrouve de même dans la personne qui suit cette mode et pense, parle, agit, bouge, danse, s'habille selon. Cette unité de ton est une des bases de l'élégance. L'élégant est comme un peintre, un cinéaste, un décorateur ou un artiste qui place chaque chose avec goût et intelligence dans son âme, sur lui et chez lui. L'ordonnance est la marque du soin qu'il apporte non seulement à lui-même, mais aussi aux autres et à tous les êtres composant son environnement. Elle témoigne de son aptitude à manifester de la mesure et de l'harmonie. C'est un art que de connaître comment composer un bouquet de fleurs, de savoir où le placer, de créer des harmonies, un dialogue entre les objets, de mettre à l'aise et rendre heureux l'entourage, non seulement les êtres humains, mais aussi les animaux, d'exprimer la beauté à travers toutes choses, depuis les plus petits détails jusqu'aux plus grands projets. L'agencement est créateur de beauté et de joie. Prenons une saveur : pour la percevoir pleinement, il est nécessaire de préparer ce qui la précède et ce qui la suit, avec le temps nécessaire entre chacun des éléments. On cherche de cette manière à la mettre en valeur et à la prolonger, et plus que cela : à placer chaque chose à sa meilleure place afin de former un chapelet de délices. L'ordonnance amène de la clarté, une ossature sur laquelle l'élégant peut broder en toute spontanéité. Il a ainsi une trame par l'intermédiaire de laquelle son art peut s'exprimer d'autant plus librement et avec d'autant plus d'audace qu'il est harmonieux grâce à celle-ci. La préparation est importante pour tout. Un discours dispensé avec méthode est bien plus agréable que sans. Il n'est pas obligatoire de suivre cette ordonnance si, en fonction du moment, il semble que cela ne soit pas nécessaire ou préjudiciable à l'expression. Mais la spontanéité n'est souvent possible que si derrière il y a de la préparation, ou du moins un support. Là aussi se retrouve l'idée de

*neglencia diligens* ! La mode a cette fonction de proposer une base nouvelle à partir de laquelle l'élégant peut composer avec d'autant plus de liberté qu'elle est naissante, toute neuve.

La trame que suit chaque mode d'élégance apporte de l'équilibre. Sans ce dernier, il est impossible de se tenir debout. S'il est physiquement indispensable, il l'est tout autant mentalement ainsi que dans tous les aspects de la vie de tous les jours. Une personne peut se vanter d'avoir certaines grandes vertus d'élégance, s'il lui manque la stabilité, une certaine solidité, il ressemblera à un sot. Cela n'est pas le fruit de la seule volonté. Le mouvement peut amener au déséquilibre. L'équilibre n'existe pas non plus sans le mouvement. Une balance est à trouver. Il s'agit d'une sorte de danse comprenant une connaissance ou intuition des rythmes.

L'élégance ne se force pas, car cela conduit à toutes les bassesses. Une personne pauvre cherchant à paraître riche, une autre vieille se faisant accroire jeune, une autre parlant intelligemment au milieu de sots, ce genre de situations conduit ou au ridicule ou à l'abomination. Mieux vaut donner l'impression d'inélégance que de se forcer à paraître. Comme Caton (234 – 149 av. J.-C.), décrit par Salluste (86 – v. 34 av. J.-C.), aimant mieux être honnête que de le paraître, il est préférable d'être élégant que de le paraître. Cela doit venir naturellement, être en situation, ne pas être contraint. Dans une de ses lettres, le chevalier de Méré (1607 – 1684) écrit que l'« air contraint & forcé, nous incommode & nous tourmente ». Chaque chose doit être à sa juste place. Si une personne fait mieux quelque chose que lui, l'élégant s'efface pour mieux jouir de ses qualités et apprendre d'elles. Il est toujours mieux d'éclairer la beauté que la laideur, et d'accepter qu'une chose soit meilleure qu'une autre pour que la plénitude s'installe. L'équilibre ne s'obtient pas par la force, il est la force. Il est à la source de l'égalité entre les êtres, de la justice. Si nous sommes tous égaux, nous sommes aussi tous différents. L'équilibre permet de lier ces deux états. La tenue (se tenir) et le maintien sont des corollaires de celui-ci.

Cette mesure n'est pas un repli sur soi. Au contraire, elle est distinction, car elle distingue tout. Elle est toujours dans l'à-propos : Μέτρα φυλάσσεσθαι, καιρός δ'ἐπὶ πᾶσιν ἄριστος. (« Observe la mesure : l'à-propos est en tout la qualité suprême. »). Elle est vigilante (*Hoc age*. « Sois à ce que tu fais. »), en étant constamment ouverte, notamment à la fantaisie et à la démesure aussi. D'une certaine manière, rien ne lui est étranger. Lorsque

l'élégant joue avec la démesure, il ne le fait jamais avec sérieux, toujours avec délectation, et ne se laisse jamais emporter par elle. *Ne quid nimis* (Μηδὲν ἄγαν en grec) : « Rien de trop ». Et puis *Abusus non tollit usum* : « L'abus n'exclut pas l'usage ». L'élégance est à la fois en elle-même et hors d'elle-même, actrice et spectatrice. Cette complétude fait sa jouissance, sa volupté contentée.

La mesure ne consiste ni à se borner, ni à borner, ni dans la fuite des extrémités. Pourquoi limiter, pourquoi avoir peur de la réalité, de la vérité ? La mesure ne s'inscrit pas dans la limitation, mais au contraire dans l'ouverture, afin de voir les contours des choses telles qu'elles sont.

Surtout, je le répète, la bonne mesure est de se connaître soi-même, d'avoir conscience de nos limites et possibilités, de ce qui constitue notre personne et notre environnement. *Gnōthi seautón* (Γνώθι σεαυτόν), *Nosce te ipsum* en latin : « Connais-toi toi-même. » Dans *De la Sagesse* (Bordeaux : Simon Millanges, 1601), Pierre le Charron (1541 – 1603) commence son premier livre par ces mots : « Le plus excellent & divin conseil, le meilleur & plus utile avertissement de tous, mais le plus mal pratiqué, est de s'étudier & apprendre à se connaître : c'est le fondement de la sagesse & acheminement à tout bien : folie non pareille que d'être attentif & diligent à connaître toutes autres choses plutôt que soi-même : la vraie science & la vraie étude de l'homme, c'est l'homme. » Idéalement, aucune partie du corps de l'élégant ne lui est étrangère, aucune partie de son âme non plus. Il se connaît entièrement, est ami avec lui-même. De là viennent la bonne santé et l'harmonie.

Se connaître et accepter qui l'on est, permet de s'intégrer entièrement à l'univers, de le ressentir, de s'y reposer, d'y trouver une profonde paix, une indescriptible joie et une infinie richesse. Cela est élégant. Comme l'écrit la comtesse de Genlis (1746 – 1830) dans son *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour, des usages du monde, des amusements, des modes, des mœurs...* (1818)<sup>5</sup> : « Il y a de la dignité à se contenter de ce qu'on est ; il n'y en a pas à vouloir paraître ce qu'on n'est pas ; les petites usurpations sont ignobles. » Dans *Les Règles de la vie civile, avec des traits d'histoire pour former l'esprit d'un jeune prince* (1693), l'abbé de Bellegarde (1648 – 1734) ajoute qu'une personne est indigne de sa haute fortune par l'empressement qu'elle témoigne d'y survivre. Dans la perte, l'élégant montre aussi sa valeur. S'il n'a pas les moyens d'être élégant dans son apparence, il ne s'afflige pas et accepte de paraître ce qu'il n'est

pas.

Selon l'expression : « Chacun voit midi à sa porte », chaque personne appréhende les phénomènes en fonction d'elle-même, est le mètre-étalon de sa vie, ondulant entre ce qu'elle crée et ce qu'elle imite, ce qui dépend d'elle et ce qui n'en dépend pas, etc. Si *Gnothi seauton* serait le plus ancien des trois préceptes gravés à l'entrée du temple de Delphes, un autre d'un temple tibétain stipule : « À chaque être humain sa religion ». L'homme est sa propre mesure. Celle-ci est influencée par sa condition, son entourage et la vie en société qui édicte des règles de savoir-vivre en communauté. Autrefois en France, l'art de vivre est très influencé par les cours seigneuriales, princières et royales, la religion, la galanterie et la mode. Aujourd'hui, il l'est surtout par le commerce et d'autres pouvoirs qui guident nos choix. L'art de vivre élégant est différent selon chacun. Dans cet ouvrage, j'en montre des fondements, mais ne parle pas de sa réalisation pratique. Pour résumer, l'art de vivre consiste à amener le beau dans sa vie, le bon dans son art, et les deux réunis donnent du bien.

La mesure évolue avec le temps. L'histoire de la mode vestimentaire en offre un exemple. Durant l'Antiquité, l'habit a surtout pour fonction de protéger et de mettre en valeur le corps. À partir du XIV<sup>e</sup> siècle, ce dernier laisse la place au vêtement qui le façonne et lui donne une nouvelle silhouette, tout en étant plus utilitaire. Si, dans les deux cas, la mesure est présente, les rapports au corps et au costume sont quelque peu différents. Pourrions-nous imaginer aujourd'hui des Jeux olympiques où les athlètes seraient nus, comme c'est le cas durant l'Antiquité ? Avec la modernité, la mesure est technologique. La confection même des vêtements devient très 'technique' et de moins en moins un art du drapé et du pli.

Avec cet important changement qui marque la modernité, s'observent beaucoup d'autres bouleversements dans l'histoire de la mode. Chaque génération possède ses usages, souvent portés par des données neuves. Il suffit qu'un élément nouveau apparaisse, ou qu'une transformation se produise, pour que cela conduise à un changement d'équilibre. Par exemple, la notion de commodité dans le vêtement s'accroît en même temps que les voyages sur de longues distances se développent, que les moyens de transport se modernisent et que les distinctions sociales se 'démocratisent'. Dans la mode vestimentaire, aucune transformation ne se fait sans que d'autres parties soient changées. Ce sont les silhouettes dans leur entier qui évoluent. Ces modifications entraînent d'autres afin de conserver l'équilibre. L'être humain a besoin d'harmonie. C'est là où la

mode intervient.

Si le mot « mode » vient du latin *modus* qui a déjà une définition de « mesure », le terme romain a une origine grecque, μέδω (*médo*), qui signifie contenir dans la juste mesure, régler, protéger, prendre soin de, s'occuper de, se préoccuper de. Il est toujours question de mesure, mais aussi de protection et de réflexion. La mode est réflexion, soin et mesure. Cette dernière apporte de l'ordonnance, de la beauté dans les proportions et les rythmes. Elle est une source de distinction : de connaissance. L'élégant recherche la mesure afin d'approcher la perfection, l'excellence. Elle donne du maintien.

La mesure est fondée sur les rythmes. Elle a un rapport étroit avec la musique, et est à la base de toutes les bonnes choses : la musique, la cuisine, l'amour, la spiritualité, l'étude, le jeu, la conversation et bien d'autres. Elle rend bon. Elle accorde des éléments antagonistes, qui semblent ne pas être faits pour se mélanger. Pour être appréciée, celle-ci doit prendre tout en compte ; en premier lieu, celui qui la goûte. L'un préfère la musique classique, un autre une moins sophistiquée. Tout est question de mesure. De celle-ci naît l'harmonie, et de son manque la maladie. Elle est une protection. En médecine, tout est médicament et tout est poison, seule compte la mesure. Paracelse (1493 – 1541) écrit : « Tout est poison et rien n'est sans poison ; seule la dose fait que quelque chose n'est pas un poison »<sup>6</sup>.

Tout est question de proportion, de mesure, de dosage. La proportion est une connaissance nécessaire à l'élégance. Elle permet de se comporter avec justice, justesse et équilibre, d'apprécier les choses et leurs rapports et dimensions. La proportion est le rapport et la convenance des parties entre elles et avec le tout. Sa conscience permet d'évaluer et d'être le plus harmonieux et agréable possible. Elle est aux fondements de la beauté, des canons esthétiques. De la mesure, toujours de la mesure, rien que de la mesure ! Elle stabilise, ordonne, contrebalance, donne la bonne santé physique et intellectuelle. Sans elle, tout s'effondrerait. La disproportion crée l'inégalité, la discordance... L'équilibre étant en continuel mouvement, les proportions changent et doivent s'adapter constamment dans des temps plus ou moins longs. L'élégant n'a donc pas de formule toute faite de raffinement et de savoir-vivre. Il n'est pas figé dans des concepts esthétiques. Il est ouvert tout en étant mesuré, proportionné.

De la mesure naissent l'harmonie et le plaisir, la joie et le contentement, la

plupart des qualités. Elle fait apprécier les rythmes de la vie. Elle consiste en une association heureuse d'éléments divers. Avoir 'l'œil', 'l'oreille', 'du goût', 'le sens' (commun notamment), cela consiste à posséder cette science, de manière innée ou par la pratique. Elle peut être aussi bien intuitive que recherchée. Reprenons comme exemple la musique ; elle s'apprécie tout autant d'une manière spontanée, sans connaître les fondements de ce plaisir, qu'à partir de connaissances plus ou moins approfondies dans cette matière. La mesure se goûte et s'apprend. Cela est évident dans le domaine des vêtements comme pour tout ce qui constitue les arts décoratifs : harmonies de tons, de couleurs, de formes, de matières... peuvent être ajustées spontanément, mais les connaissances des spécialistes ou des amateurs aident. L'harmonie est union et accord, deux notions ayant un rapport étroit avec la paix et le bien-être. La concorde est une expression de la beauté. Si l'harmonie est aux fondements de l'élégance et de l'élégant, la paix l'est donc aussi. Elle peut être un simple rapport de convenance offrant satisfaction et agrément. Il est dit d'une personne, d'une voix, d'un instrument, qu'ils sont harmonieux. Elle est grâce (voir la partie qui lui est consacrée), une musique, une danse agréable. L'élégance comme la mode sont une interprétation musicale ou, plus exactement, poétique.

La mesure permet d'être dans la note juste, dans le bon ton, d'être alerte, réfléchi, équilibré, accort. D'une certaine manière, l'élégance est une prière et une méditation. Ce dernier mot aurait la même origine que celui de « mode » : le radical indo-européen commun *med-*. La méditation serait-elle un mode ? On peut atteindre la grâce par elle et en elle, sans jamais qu'il y ait un rejet, une coupure entre soi et le monde, un reniement de qui ou de quoi que ce soit. La fusion est totale.

Comme je le dis dans un autre ouvrage, nous sommes parés de bijoux qu'il est impossible de porter et qui, pourtant, nous ornent merveilleusement : la terre et les étoiles, la lune et le soleil, et tout ce qui surgit est notre vêtement. L'élégant en a conscience. Il se sent comme un prince au milieu d'un scintillement de bijoux. Cette préciosité n'est pas dans son imagination, mais dans la réalité même. Il n'oublie pas pour autant ses limites. L'homme a ses limites, ses besoins, et ne peut pas tout apprécier. Par exemple, il lui est difficile de goûter les bienfaits du soleil en plein désert. C'est pour cela que la mesure est importante, de soi, des autres, du monde, de tout, sans qu'il y ait de jugement. L'élégant ne juge pas, ni lui-même, ni autrui, car il sait les limites inhérentes à la condition

humaine. Sans doute existe-t-il des sages étant dans l'équanimité. Si ce n'est pas le cas, il est important de vivre honorablement, en faisant en sorte de posséder de quoi vivre dignement, sans besoins autres ni maladies.

Être mesuré n'empêche pas d'apprécier la démesure, au contraire. Cette dernière ouvre l'esprit, l'entendement. La mode en offre de multiples exemples. C'est en particulier vrai pour le costume à partir du dernier quart du Moyen Âge, jusqu'à la fin du Second Empire pour les femmes, et jusqu'au Premier Empire pour les hommes (voir le chapitre qui suit sur le grand renoncement). Pour le Moyen Âge, poulaines (chaussures aux bouts exagérément pointus), chaperons (capuches) à la 'queue' de plus de deux mètres, manches tombantes en forme d'ailes d'oiseaux, habits mi-partis (avec des côtés aux différents motifs, couleurs, tissus, tailles, grandeurs...), cols hauts, chapeaux de toutes les formes et grandeurs, jaques (pourpoints) rembourrés sont quelques-uns des éléments du costume portés par les hommes aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, avec pour les femmes des robes à longue traîne, de très hautes ou larges coiffures en forme de cornes, de cônes, etc. Le XVI<sup>e</sup> siècle en rajoute dans les rembourrages, et les tenues prennent en largeur, en particulier les robes féminines qui, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, se retrouvent régulièrement affublées d'éléments leur donnant toutes sortes d'ampleurs. Ajoutons les hautes perruques des hommes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ou les incroyables chapeaux du Premier Empire, pour donner quelques-unes des démesures vestimentaires. La mode est aussi démesurée dans d'autres matières, comme la langue avec les précieuses, la danse avec le cancan.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la démesure n'est pas l'apanage des classes les plus riches, elle l'est aussi des plus pauvres. Pour ces dernières, elle leur permet de s'affirmer et d'accéder à l'élégance en redéfinissant ses règles. C'est le cas notamment à travers certains costumes traditionnels. L'histoire du costume et celle de la mode en général offrent une multitude d'exemples de jeunes ou de minorités se signalant par de la démesure. Pour la France, mes livres sur les petits-mâîtres y font référence, et d'autres exemples sont à découvrir dans d'autres pays. Les modes vestimentaires françaises de l'Ancien Régime les plus exubérantes ne naissent pas toutes dans les classes aristocratiques, au contraire. Le surenchérissement permet de se manifester au-dessus de sa condition. Cela est tellement vrai que de nombreuses règles (édits) sont édictées afin d'interdire ou de réduire les vellétés de grandeurs de certaines et de certains : longueur des poulaines, celle des traînes, largeur des robes à

panier, hauteur de certains chapeaux et coiffes, etc.

La démesure nécessite cependant toujours un rééquilibrage afin de donner à ces nouvelles tournures une harmonie d'ensemble. Quand un élément de l'habit s'agrandit, d'autres le font en même temps, ou au contraire se rétrécissent. Des règles s'établissent, parfois inconscientes, parfois définies. Un adage prétend que « Tout se règle par la mode ! ». Dans l'élégance, les sapeurs congolais parlent de « réglage ». Celui-ci consiste à mettre en harmonie, ce qui n'est pas une mince affaire.

Note 1 – 166 d.

Note 2 – Éditions du Seuil, 1990, traduit de l'américain par Richard Gravel, titre original : *Shambhala – The Sacred Path of the Warrior*, Shambhala Publications Inc., 1984.

Note 3 – L'histoire même de Chögyam Trungpa est intéressante. Durant les années de la vogue hippie où les philosophies orientales, dont lui-même, sont à la mode, il prône le costume sur mesure. Dans son autobiographie, il raconte comment il change complètement sa manière de vivre après un accident en voiture dans un magasin de farces et attrapes. Il s'agit d'une vraie anecdote ! À partir de ce moment, très violent (il reste en partie paralysé pendant un certain temps), il laisse complètement de côté les doctrines figées pour être dans l'authenticité pure, sans faux-semblants.

Note 4 – Comme déjà dit, il s'agit d'une manière de nommer les jeunes élégants à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIX<sup>e</sup>, synonyme de merveilleux, dandy, gandin, gommeux...

Note 5 – *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour, des usages du monde, des amusements, des modes, des mœurs, etc, des Français, depuis la mort de Louis XII jusqu'à nos jours* [...] ou *L'Esprit des étiquettes et des usages anciens, comparés aux modernes*, deux tomes, Paris : P. Mongie aîné, 1818.

Note 6 – Citation originale en allemand : *Alle Dinge sind Gift, und nichts ist ohne Gift ; allein die Dosis macht, daß ein Ding kein Gift sei.*

## Pour en finir avec « la grande renonciation masculine »

« Mieux vaut [pour chacun] sa propre loi d'action, *svadharma*, même imparfaite, que la loi d'autrui, même bien appliquée. Mieux vaut périr dans sa propre loi ; il est périlleux de suivre la loi d'autrui. » *La Bhagavad-Gîtâ*, avec des commentaires de Shri Aurobindo. Vers 35 du chapitre troisième<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, quand je me promène dans les rues de Paris, je suis surpris par le manque d'originalité, d'élégance et de démesure. Lors de ma rencontre avec Jean-Baptiste Loubet, une personne élégante, je lui dis

qu'autrefois l'homme est plus paré que la femme. Il me demande à quelle époque je vois ce basculement se faire. Je lui réponds au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il m'apprend qu'il existe déjà une théorie sur le sujet appelée « le grand renoncement » ou « la grande renonciation ».

Celle-ci est développée par le psychanalyste anglais John Carl Flügel (1884 – 1955), dans son livre publié en 1930, intitulé *The Psychology of the clothes (La Psychologie des vêtements)*, dans lequel il stipule qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'homme renonce aux raffinements vestimentaires pour les laisser à la femme. Il est cocasse que ce soit un Anglais qui écrive cela, car c'est en effet à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, durant la montée de la mode anglaise, plus simple et sobre que la française, que cela se produit. L'habit masculin dit « à la française » est progressivement abandonné, et avec notamment les broderies (la broderie étant un art dans lequel la France excelle), les dentelles, les rubans, la perruque ; alors que le costume féminin continue de prendre en largeur, comme avec les manches gigot et les robes à crinoline, et en hauteur, avec toute sorte de coiffures plus ou moins immenses, en échelles de boucles, à la girafe et bien d'autres. Les années 1820 sont les dernières un peu originales de la mode masculine avec les immenses chapeaux hauts-de-forme, et quelques années auparavant de très impressionnants bicornes. Par la suite, le haut-de-forme devient plus petit et ne quitte plus les têtes masculines jusqu'au premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, remplacé parfois à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> par exemple par le chapeau melon, ou par le chapeau de paille seulement durant la belle saison. Quant à l'habit, depuis le début du XIX<sup>e</sup> il demeure à peu près identique : cravate, veste, gilet, pantalon, chemise. La mode des cheveux courts, elle aussi perdure depuis ce moment. Par contre, la mode vestimentaire féminine continue d'accorder de l'importance aux fioritures, d'évoluer, d'inventer et d'être exubérante, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle où la féminine et la masculine se rapprochent voire se confondent progressivement dans le sens de la sobriété masculine.

Sous Louis XIV par exemple, les hommes portent d'immenses perruques, des rubans en très grand nombre, de la dentelle au cou, aux poignets, aux genoux (canons), au mouchoir, de la broderie, beaucoup de clinquants, galons et autres ornements très variés. Cette inventivité vestimentaire et ce raffinement masculins jalonnent les siècles précédents, depuis le XIII<sup>e</sup>, auparavant les habits étant constitués principalement de tuniques (robes) et drapés pour les femmes comme pour les hommes, dans le prolongement de l'Antiquité.

Le grand renoncement masculin de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui perdure aujourd'hui, est antinaturel. Dans le règne animal, le mâle est généralement beaucoup plus paré que la femelle, comme chez le lion, le paon, les papillons et une multitude d'autres animaux. Les oiseaux de paradis (paradisiers), abondamment représentés dans l'iconographie du XVIII<sup>e</sup> siècle et en particulier dans la céramique, sont sans doute les exemples les plus probants. Dans le chapitre intitulé « Nécessité de l'élégance masculine » de *L'Élégance masculine* (Paris : Nilsson, 1912), Abel Léger (1882 – 19?) commence ainsi : « M. Péladan, qui est à l'heure actuelle le seul esthéticien de valeur que nous possédions, a écrit quelque part ceci : "La nature qui veut que le mâle plaise à la femelle lui donne toujours des formes et des couleurs splendides. Comparez le coq et la poule, le lion et la lionne. Par quel renversement des idées normales, sommes-nous venus à considérer que nous avons le droit d'être laids et que la femme incarne la beauté ?" Et plus loin : "L'homme devenu laid, par de successives abdications de formes et de couleurs et quelconque à force d'uniformité, a vu son rôle intime décroître." / Il est certain que si nous considérons l'histoire du costume depuis l'origine la plus lointaine jusqu'à la Révolution, nous constatons que de tout temps l'homme n'a point négligé pour lui-même d'utiliser toutes les ressources de la parure et même tous les artifices de la coquetterie la plus raffinée. »

Ce basculement se fait bien malgré certains, comme ceux appelés « les noirs », entre 1789 et avant le Directoire (1795 – 1999). Il s'agit de jeunes aristocrates qui s'habillent de noir, comme pour un deuil. Ils le sont en effet, la Révolution accélérant ce phénomène, avec le glas d'une certaine France.

L'anglomanie et la Révolution sont les deux marqueurs du début de cette déchéance. Elle ne concerne pas que l'habillement, mais aussi la courtoisie, la politesse et tout ce qui est englobé alors sous le terme de « propreté », cette fois chez les deux sexes. Cela ne cesse de se développer, jusqu'à nos jours où tout est largement pollué. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, revenant de Londres, le duc de Lauragais remarque déjà qu'en Angleterre, il ne trouve de poli que l'acier. La Révolution de 1789 accélère ce phénomène d'abdication face à la laideur et à la crasse, en imposant le tutoiement républicain et des usages dits « populaires » qui sont parfois simplement orduriers. Certains appellent « les exagérés », ceux qui surenchérisent dans le très vulgaire en employant des gros mots à chaque phrase. Ils sont aussi nommés « ultra-démagogues ». Le journal révolutionnaire de

Jacques-René Hébert (1757 – 1794), fondé en 1790 et intitulé *Le Père Duchesne*, est truffé d'expressions grossières et autres jurons. Auparavant, les mœurs françaises sont versées dans le bon ton, les belles manières. Il est encore d'usage de se saluer en faisant une révérence plus ou moins marquée, alors qu'outre-Manche, la poignée de main est déjà en usage. Au xx<sup>e</sup> siècle, l'américanisation du monde, notamment de la France, ajoute à cela. Aujourd'hui, les gros mots pullulent dans une grande quantité d'œuvres cinématographiques et audiovisuelles américaines, beaucoup d'autres pays copiant. La crasse est partout, dans l'air respiré, dans l'égoïsme qui ravage l'environnement, dans les mœurs et les usages qui sont encensés et dans lesquels nous baignons comme les cochons le font dans leur mare. Faut-il continuer à renoncer, ou bien, à la façon des précieuses du xvii<sup>e</sup> siècle notamment, en appeler à un sursaut de propretés, en particulier intellectuelles et environnementales ? La propreté que j'évoque ne signifie pas de tout javelliser comme ce qui est fait aujourd'hui. Cela aussi est malpropre, car tue tout ! Être propre, consiste avant tout à connaître la mesure des choses. La réflexion aide à cela, surtout celle qui reflète sans juger, qui montre ce qui apparaît, comme le fait le miroir.

Note 1 – « Extraits des *Essays on the Gita* choisis et groupés par Anilbaran Roy » (1942), traduction française de Camille Rao et Jean Herbert, Paris : Éditions Albin Michel, 1970.

## Réflexion polie

« Mais le défaut de goût et d'élégance entraîne inévitablement, dirons-nous, le manque de mesure ? – Sans doute. – Or, crois-tu que la vérité soit liée à la mesure ou au manque de mesure ? – À la mesure. – Dès lors, outre les autres dons, cherchons dans le philosophe un esprit plein de mesure et de grâce, que ses dispositions innées porteront aisément vers l'essence de chaque réalité. – Très bien. » *La République* de Platon<sup>1</sup>.

La langue française a de jolis mots, comme celui de « réfléchir ». Il signifie simultanément le reflet et la pensée. Cette dernière, n'est-elle pas la réflexion de ce que les miroirs de notre âme et de notre entourage nous renvoient, le miroitement de la réalité, sa représentation ?

Notre environnement crée des images dans notre esprit, qui lui-même agit sur ce qu'il appréhende et se reflète en lui. Il en résulte un *habitus* (une



Détail d'une gravure de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.